

1- A SA FAMILLE, N°43

A SON FRERE EMILE, N°31

†
D.

S. Maximin, 19 Octobre 1862

Cher frère et ami,

Décidément je ne puis demeurer ~~si~~ plus longtemps sans t'écrire, voilà tant de jours que tu attends ma lettre, que je te l'ai promise!.. Si j'attendais encore tu pourrais finir par douter peut être de mon affection ou tout au moins du bonheur que je trouve à m'entretenir avec toi.

Mais je me trouve dans un grand embarras et il faut que je te le confie, en toute franchise et simplicité, ainsi que nous nous sommes promis d'en agir toujours l'un avec l'autre. Ensuite tu me donneras quelque bon conseil, n'est-ce pas? J'attends cela de ton amitié!

Encore peu de temps et je vais me voir appelé au Sacerdoce! et ensuite de cela arraché à la solitude du couvent qui m'est si chère, si douce et si salutaire aussi, pour être lancé dans les travaux orageux et épineux aussi très souvent du St Ministère. Je-me-~~v~~ Encore peu de temps et je me verrai appelé de Dieu à aller entreprendre au milieu de populations entières ce que depuis quelques années j'ai essayé (hélas! un peu trop en vain!) au milieu de ceux que j'aimais, au sein de ma famille; je veux dire, travailler de toutes mes forces à répandre parmi mes frères le nom bien aimé de Jésus-Christ, notre Sauveur, de Jésus-Christ crucifié puis ressuscité pour nous, à faire xxxxxx xx (a) mieux connaître, et mieux aimer surtout, Celui à qui je dois toutes les joies

Croix au crayon, en face du début du troisième paragraphe, d'une main étrangère.

(a) Mots barrés illisibles



par tous les sacrifices.

Pour ne parler que de la tienne, tu comprends toi-même combien se parler ainsi à coeur ouvert, de temps en temps, fait du bien au coeur, fait tomber de préjugés, resserre les liens naturels de la famille. Le plus souvent, il suffit de se bien connaître pour se bien aimer.

Eh bien! maintenant, tu dois deviner mon embarras. Tu vois les deux anneaux de la chaîne; enseigne-moi, je te prie à les réunir, indique-moi, si tu le vois, le moyen de tout concilier.

Demeurer avec tous en relations franches, intimes cordiales; je y tiens absolument (pour ce qui est du fonds, au moins); ne paraître oublier personne, ne pas leur écrire des lettres simplement communes, puisqu'on n'en veut pas; ne pas leur écrire des lettres spéciales de quelques mots ou de quelques lignes, qui sembleraient une simple formalité, et d'un autre côté, consacrer tous mes instants à la grande mission qui m'attend; ainsi que c'est mon devoir; tu n'as qu'à te mettre à ma place, et tu comprendras mieux que moi, toi qui fais tant de cas des devoirs d'état et, avec raison, y attaches tant d'importance; toi qui d'ailleurs estimes si haut la lumière et la vérité.

Quant à moi, la solution me paraît des plus difficiles. Me consacrer tout entier à me préparer à l'avenir, y consacrer tous mes instants, me paraît nécessaire, et je n'en aurai pas encore assez. Mais puis-je renoncer déjà à des correspondances qui m'étaient si, chères et que j'estime si précieuses?... Je t'en prie, donne-moi une solution, si tu en vois une; car celle que je vois, me coûterait trop à prendre, si elle-vous-même ne me la conseillez.

Je te prie aussi, bien cher frère, si tu le juges à propos, de vouloir bien exposer ma situation à la prochaine réunion de famille, de leur lire même, si tu le veux, ce passage de ma lettre, et à de me donner une réponse au nom de tous. Tu m'auras déchargé d'un poids que j'aime mais qui, je le sens, aujourd'hui que j'approche du St Ministère et quand j'y serai, me deviendrait bientôt intolérable. D'autant qu'en dehors de ces correspondances il en est quelques autres que pour des raisons graves je ne puis non plus délaisser, bien que j'en aie diminué le nombre et la fréquence le plus possible.



J'ai été plus long à te dire ces choses que je ne l'aurais voulu et je me vois ma table entourée de travaux, d'études entreprises qui m'attendent et m'appellent. Pardonne moi si je termine, et vois une grande preuve de mon affection dans ces trois pages que je viens d'écrire car j'ai aujourd'hui pour le faire à me vaincre et à me surmonter; pardonne-moi aussi de ne te rien dire de ta dernière lettre, je n'en aurais pas le temps. En deux mots sache cependant qu'elle m'a été extrêmement agréable tant par l'amitié que tu m'y témoignes que par l'assurance que tu m'y donnes de ton désir sincère de connaître la vérité. Avec un tel désir, il est impossible que tôt ou tard le jour ne se fasse pas dans ton âme, surtout si tu prends soin d'exposer ce désir au Dieu auquel tu crois encore, en reconnaissant devant lui ton impuissance pour la découvrir par toi-même.

A Dieu! La petite indisposition et le furoncle à l'oeil de Constance n'ont pas eu de suite évidemment puisque je n'en ai pas entendu parler.

As-tu été content de Fernand cette année, dans la distribution des prix et durant ces vacances? Comment va Lucy maintenant? Et tes deux autres petits enfants? Embrasse les bien pour moi.

~~Mes~~ Le bonjour et mes amitiés à Constance, et à toi, cher et bon frère, la nouvelle assurance que je suis à jamais ton ami,

fr. J. M. Jean-Joseph
des ff. Préch.

